



HAL
open science

Modalités d'une négociation : Le trèfle et la faucille chez Thomas McGrath (1916-1990)

Vincent Dussol

► **To cite this version:**

Vincent Dussol. Modalités d'une négociation : Le trèfle et la faucille chez Thomas McGrath (1916-1990). *Études irlandaises*, 2003, 28.2, pp.29-48. hal-04775985

HAL Id: hal-04775985

<https://hal.science/hal-04775985v1>

Submitted on 10 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

MODALITES D'UNE NEGOCIATION : LE TREFLE ET LA FAUCILLE CHEZ THOMAS MCGRATH (1919-1990)

Vincent DUSSOL
E.M.M.A., Université Paul-Valéry, Montpellier 3

[...] the messianic
Agitator of legend
Arriving on the train –
Christ and socialism –
Wheatfield and factory
Vivid in the sun:
Connolly's dream, if any one ¹.

Les conjonctions du socialisme et de la poésie sont rares dans la littérature irlandaise du XXème siècle. Ce conglomérat d'histoire, de traits de société, de religion et de langue que favorise l'émigration et qu'on désignera par « irlandicité » n'inclut ni le socialisme, ni *a fortiori* le marxisme ou le communisme. Dans l'histoire de la gauche et du mouvement ouvrier américains, James Connolly est une des grandes exceptions qui confirment la règle. Si les Irlandais ont, dans l'histoire américaine, constitué le premier prolétariat significatif, leur orientation politique a dans l'ensemble été conservatrice.

Letter to an Imaginary Friend ², le long poème de Thomas McGrath, est à cet égard un document singulier. McGrath n'a jamais renié les idées radicales auxquelles l'avaient exposé, dès l'enfance, la sympathie de son père pour les Industrial Workers of the World³. Ayant adhéré au parti communiste américain (CPUSA)⁴ peu avant la Guerre Civile en Espagne, il en est resté membre ou proche toute sa vie, malgré une relation toujours difficile en matière de politique culturelle et quelques désaccords sérieux sur la ligne politique du parti⁵. L'identité irlandaise de McGrath s'est pourtant constamment affirmée dans son œuvre. Nous nous proposons d'examiner quelques moments de cette "négociation"⁶.

§

En avril 1953, McGrath, est convoqué devant le *House Un-American Activities Committee*. Son refus de coopérer lui vaut de perdre son poste au Los Angeles State College. Ecrites quelques mois plus tard, les premières pages de *Letter* dénoncent certes « the hell of this mumming time » (*LIF*, p.5), mais l'essentiel du texte se tourne vers un passé refuge et ressource. La première section du poème se termine d'ailleurs sur les mots « ancestral baggage » (*LIF*, p.9) : le fond irlandais participe à l'organisation de leur sens. Le narrateur adulte de *Letter to an Imaginary Friend* se représente fuyant, presque dès l'origine – « at the age of five » (*LIF*, p. 4) – le bercail de la famille. La ferme est une arche – « the arktight farm » (*LIF*, p. 4) – où se dandinent, tels le marin ivre du chant de cabestan, « the drunken-sailor ducks » (*LIF*, p., p. 4), avec à la barre un joyeux capitaine : « my skippering Irish father, [...] / With his head in a song-bag » (*LIF*, p., p. 4). Par l'obscurité douillette et parfumée de l'armoire à linge, la mère, toute cœur et *cookies*, fait à Dieu ses prières de vichy. Dans cette « mère patrie » ou « patrie mère », on bat bonne monnaie : « a mint of loving laughter » (*LIF*, p., p. 4). « How could I leave them ? » (*LIF*, p. 5) : le départ du berceau est voué à l'incomplétude et cette incapacité est structurante du Je. Parti de la catholicité irlandaise et d'un répertoire de chansons, il les emporte avec lui, recouvrant la première épreuve du dehors d'une image empreinte de ce qu'il (ne) quitte (pas) : « I went alone / Into the Christmas dark of the woods » (*LIF*, p. 5). Irlande encore avec les congères de neige – « harp-shaped shifts »⁷ – et jusque dans les arrêts – « stations » – sur la ligne de fuite :

Way stations on the underground Journey; the boy running, running ...
– Search for Lough Derg, or the holy waters of the Cheyenne,
Or the calf-deep Maple. Running away
I had the pleasure of their company ... (*LIF*, p. 6)

La course est aussi pèlerinage. « To go on station », c'est « aller en pèlerinage ». « Station Island », encore appelée Purgatoire de Saint Patrick, se trouve dans le Donegal, au milieu du *Lough Derg*, « Lac Rouge » selon l'ancienne étymologie, car le saint l'aurait rougi du sang du dernier serpent. Là où une logique strictement géographique eut voulu qu'on trouvât la *Red River* dont la *Maple* et la *Cheyenne* sont des affluents, McGrath introduit un lac aux eaux bénites mais rouges qui, par hypallage, coulent dans une rivière baptisée du nom d'un peuple ... de Peaux Rouges. Pourtant le rouge n'affleure pas, tout au moins dans l'anglais : le « Red » est caché est sous la surface

– « underground » – en ces temps de maccarthysme. McGrath s'amuse certainement de cette clandestinité textuelle, de ce délit poétique attendant d'être dénoncé. Mais la teneur du message est aussi dans le véhicule du code : comme dans l'ancien monde celte, le lien avec l'eau et les rivières est, dans la poésie de McGrath, omniprésent. Un épisode majeur de cette première partie de *Letter*, publiée en 1962, permet d'observer comment ces différentes strates du fond irlandais fonctionnent dans l'économie du poème.

Le personnage de l'enfant, à qui le point de vue communiste reconnaît la capacité d'acquérir une conscience politique, entre dans le monde du travail à l'occasion de la moisson. Ces circonstances se prêtent à une scène de genre de l'art socialiste. Lorsque John Montague, dans la vignette citée en épigraphe, croque le rêve de Connolly, il y inclut le champ de blé à côté de l'usine. Lors de la moisson, le communisme est « en action » : par le travail collectif et les machines, il met la nature au service de l'histoire. Dans ce coin de Dakota en 1928, des grèves se déclenchent parmi les saisonniers. L'enfant est le témoin direct de l'une d'entre elles sur une exploitation que dirige son oncle. Cal, le porte-parole des mécontents, proche de l'*I.W.W.*, est son ami et celui de son père. Au spectacle de la brutalité de son oncle envers Cal, l'enfant court vers la locomobile – l'outil de travail principal qui actionne l'ensemble du dispositif de battage – la met en route et tente de la retourner contre le reste de la machinerie associée au pouvoir absolu et injuste. Mais il est maîtrisé avant de pouvoir aller jusqu'au bout de son geste. Les sympathies de l'instance narrative étant du côté de ces Rouges que l'oncle voue aux gémonies. Le traitement de l'incident est efficace, parce qu'il suscite chez le lecteur empathie et indignation.

C'est ici que vient peser un contrepoids de pastorale irlandaise. Car la révolte est comme prise dans un écrin. La moisson débute sous l'égide d'un grand-père dansant de bonheur dans l'affairement du premier matin de ce grand moment de l'année. Le texte, particulièrement ses premières pages, est émaillé de métaphores prises sur le versant ensoleillé d'une irlandicité en paix avec elle-même. Les circonstances de composition des premiers chants de *Letter to an Imaginary Friend*, à l'automne 1954, peuvent expliquer ce repli sur un territoire identitaire familial idéalisé. Sur le lien unissant McGrath à son grand-père Shea, Jack Beeching, poète anglais proche de McGrath, écrivait : « I suppose McGrath must be the only poet of stature ever to write in a booklined room miscellaneous in its learning, yet with his grandfather's shillelagh hung on the wall somewhere or other, pretty much as his Irish-speaking grandmother might have nailed up a crucifix »⁸ McGrath s'était rendu dans la région d'Irlande dont sa famille était originaire et, poursuit Beeching, certes

Tom was American all through [...] yet never oblivious of his own Celtic origin, and this not out of bookish nostalgia, but as a matter of sense and memory. [...] His grandmother sat in the corner when he was little, smoking her pipe, speaking only Irish, sometimes breaking out in cadenced laments that her small grandson had been told were poems/ He could share the feeling, but never understand the words⁹.

C'est cette irlandicité apolitique et heureuse qui nourrit la section III de *Part I* et filtre la remémoration. L'enfant tiré de son sommeil quitte des « Christmas hills » (*LIF*, p. 14), entend les coups de sifflet de la batteuse comme « brass commandments » (*LIF*, p. 15) et le blé est dit « biblical » (*LIF*, p. 15). Debout sur la machine, l'ouvrier vit le martyr, mais le vit en catholique, sans en contester le concept : « My neck blistered by sun and the flying chaff, my clothes / Shot full of thistles and beards, a gospel itch, / Like a small St. Stephen » (*LIF*, p. 17). Vient le conflit. Mais l'eau joue alors le rôle régénérateur – à la fois source de vie et de santé -, qu'elle avait chez les Celtes. Aussi, après la répression

de la grève et la vengeance manquée, l'enfant passe-t-il par la rivière et « the dreaming green of the river shade » (*LIF*, p., 7). Apaisante viridité :

Green permission. [...]
The Wind-sprung oak.
It was before the alphabet of trees
Or later. [...]
Ou plus tard....
I dived from the hummock where the cut-bank crumbled.

Under the river the silence was humming, singing:
Night-song. [...]
The water sang. The blood in my ears whistled.
I roared up out of the river into the last of the sunlight.

Then: I heard the green singing of the leaves;
The water-mystery. [...]
Sang in my bones,
And under its eves and seas, I broke my weeping. [...].
Later [...]
I heard the singing of the little clan.
Comfort of crickets and a thrum of frogs.
Sleep rustle of birds [...]
The formal calls of a round dance.
This riddling of the river-mystery I could not read. (*LIF*, pp. 26-29)

La rivière qui coule dans le paysage originel de McGrath est ressort et ressourcement : la souplesse diagonale de sa dérive – « the kittycorner river » (*LIF*, p.7) – draine et panse les plaies des chocs frontaux. L'écriture de la nature s'appuie ici sur un fonds celtique qui fait partie du fonds irlandais et joue dans le sens d'un rétablissement de l'harmonie. Grâce au rite du bain, la plaie ouverte par l'affrontement est refermée. L'appel vers le chêne est druidique de sorte qu'en pareil contexte, l'alphabet des arbres a des chances d'être l'alphabet oghamique des « bâtons de poète ». (D'où le « shillelagh » sur le mur de McGrath ?)

Dans toute cette section du poème, le personnage de l'enfant va de cercle en cercle. Référence à Dante certes, puisqu'il appelle son ami Cal son « Virgile » (*LIF*, p.22). Mais les associations de la culture celte et du cercle sont multiples. La tribu des petits êtres vivants est un clan et sa chanson rejoint avec celle de la nuit et de l'eau une ronde – « round song » –, métaphore centrale de *Letter to an Imaginary Friend* pour dire l'avènement de ce monde nouveau qui pour McGrath avait nom « communisme ». Les emprunts de McGrath à l'irlandicité sont peut-être, en cette première partie, instrumentalisés, au service d'une autre cause – car « In the language of water there is no word for fire » (*LIF*, p. 64) – mais il ne s'y glisse aucune dérision : ils disent une adhésion au monde, sont un oui dans le non et le « satori »¹⁰ qu'atteint le narrateur au bout de son désespoir s'exprime en des louanges d'un unanimité qui ne déparerait pas l'Ecclésiaste :

Blesséd, blesséd
Oh blesséd
Blesséd be changing day and night and the old far-ranging
Starry signs of the loved, continual, surprising seasons. [...]
Blesséd the organizer: who discovers the strength of wounds;
Blesséd all fighters. (*LIF*, pp. 127-129)

Il faudrait encore parler du « Mariage Rouge » – « Red Wedding » (*LIF*, p. 88) – avec Marian, et de la destination de leur voyage de noces minimal : « by way of honeymoon, went to the nameless river, / Swam there » (*LIF*, p. 88). « All true marriages are sacred » dit le poète communiste (*LIF*, p. 88).

Arrivé en 1941 à New York dans le quartier de Chelsea, à l'ouest de Manhattan, près des quais (*the waterfront*), le militant communiste McGrath se retrouve tout de suite au front, travaillant pour deux journaux radicaux dont *The Shamrock*, publication de proximité de ce quartier pauvre qu'habitent essentiellement des Irlandais catholiques, mais dont les thèses sont proches de celles de la *National Maritime Union*, syndicat très à gauche. La rédaction de *The Shamrock*, composée d'Irlandais-américains qui ne sont pas hostiles aux communistes désireux d'« éduquer », c'est-à-dire politiser les ouvriers, se trouve sous les feux croisés de l'Église catholique et des organisations – syndicales ou autres – qui s'en réclament (*the American Catholic Trade Union, the Chelsea Catholic Youth League*). Elle est également la cible des gangsters opérant sur les quais dont le Parti Communiste dénonce les pratiques de racket et d'assassinats. Quelque mois plus tard, McGrath est orienté par le CPUSA vers le chantier naval fédéral de Kearney dans le New Jersey, une période évoquée dans l'une des sections de *Part II*. Dans cette deuxième partie, – nous y reviendrons – l'irlandicité n'est plus simplement expression d'une adhésion au monde tel qu'il est. Elle contribue aussi à aiguïser le biseau militant du poème.

Le conflit potentiel entre fonds irlandais et fonds révolutionnaire s'était dialectisé dans *This Coffin Has No Handles*, un roman écrit en 1946-1947. Dans ce roman de grève, l'homme clé (Keyes) disparaît. Il incarne, dans son insaisissabilité même, la synthèse idéale que recherche le narrateur entre ces aspects antithétiques de soi-même que représenteraient les amitiés : en l'occurrence dans le cas de Keyes, Paddy, l'Irlandais, l'homme au cœur, et Sven le *Wobbly*, l'homme au plan. L'irlandicité de Paddy est par ailleurs soigneusement démarquée de celle de Kelly, syndicaliste maffieux, autre figure de l'Irlandais-américain, qui est pour sa part récusee. Quant à l'Irlandais-américain aux idées avancées, McGrath l'avait campé dans le personnage éponyme du recueil paru en 1949 : *Longshot O'Leary's Garland of Practical Poésie*¹¹. Face aux bourgeois, symbolisés par les Fomoré, forces du mal dans le Cycle Mythologique d'Irlande, « Longshot O'Leary Counsels Direct Action » :

The breath of a burgess blackens the moon
 (I heard O'Leary say)
 You must smash his Fomorian magic
 Before hope will come to stay ; (*Longshot*, p.7)

« O'Leary's Last Wish : In Case the Revolution Should Fail », qui paraît presque un quart de siècle plus tard¹², confirme l'orientation politique de ce personnage de fiction, membre de la gauche révolutionnaire dans lequel se reconnaissait son créateur :

Nevertheless, I'm still here, Hell's partisan, with my anti-god bomb,
 Agitating toward the day when these stony dead
 Shall storm up out of the ground in their chalky battalions,
 To judge wars, Presidents, Fates, God and His Own Elect.

La deuxième partie de *Letter to an Imaginary Friend* est placée, de façon récurrente, sous le signe de Pâques mais le calendrier de la mémoire politique concurrence le calendrier liturgique et c'est à une autre résurrection que l'on pense : celle de l'insurrection de 1916. Sur le chantier naval de *Kearney*, l'Irlandais-américain révolutionnaire apparaît en la personne de Packy O'Sullivan.:

“Doublebarreld shitepoke sheepcroakes, swillbelly like a poison pup!”

Packy O'Sullivan down from the wilds of the Irish Bronx
 Speaking.

Of the hemisemidemifascist leadman, the pipeshop plague.
 “Corkonian motherjumper – steal slop from a blind sow:
 He would. [...]

“After the war we’ll get them”, Packy says.

He dives

Into the iron bosque to bring me another knickknack. [...]

“After

The war we’ll shake the bosses’ tree till the money rains
Like crab apples. Faith, we’ll put them under the ground.”
After the war.

Faith.

Left wing of the IRA

That one.

Still dreaming of dynamite.

I nod my head,

The mask falls.

Our little smokes rise into roaring heaven. (*LIF*, pp. 181-184)

(181-184)

A l’image des jurons de Packy, l’irlandicité n’est plus ici accord mais dissonance : dans la « zone » de ce personnage¹³, les mots pour dire la nature – bosquet, arbre, pommes sauvages et cieux – sont comme enrôlés dans une cause dont la parole sera l’explosif. Dans tout ce tableau de scènes du chantier naval (*LIF*, pp. 181-192), le fonds irlandais et plus généralement celtique alimente les métaphores disant le bruit infernal du lieu : vacarme de Jugement Dernier - « the chain-fall is rattling and grinding / Like judgment day on a dental farm » (*LIF*, p. 183) – palette de osns extrêmes – depuis les aigus sortis de « banshee assholes » (*LIF*, p. 183) jusqu’aux basses des tuyaux de 250mm dans les cintreuses :

and the demon benders

Squeeze out of their Torquemada-machines the bass moans
Of the ten-inch pipe.
[...] – there’s organ music
Would last a Welsh choir till Maundy Thursday or Hell-come Sunday.
[*LIF*, p. 183]

Un petit peuple de la mythologie irlandaise – « cluricaunes » (*LIF*, p. 183) – participe avec ardeur à la création d’un enfer syncrétique, « Malebolge » (*LIF*, p. 183) dont le nom vient de Dante. On entend « la stridente plainte funèbre de ce « distant keen of money » (*LIF*, p. 183). L’identité irlandaise s’affiche de façon explicite – « Left wing of the IRA » – expressionniste plutôt que lyrique : on se salue en irlandais – « *Slan leat !* » – dans le bar de « Paddy-the-Pig » (*LIF*, p. 189).

Le goût du sacrilège ainsi que l’art de l’anathème semblent caractéristiques des pays sous l’emprise du catholicisme. La littérature irlandaise est prodigue en propos sacrilèges. Et McGrath évoquait ainsi le talent de son grand-père paternel pour l’imprécation :

Oh God, he could start cursing somebody at noon and not be out of breath in the evening! [Laughs.]
Oh *God*, he had things, I wish to God I could remember them, because they were – *some* of them were, talk about surrealists, they were *there*. You know, some of it verged on the kind of thing in the Spaniards and the Mexicans and that whole tradition – there is *great cursing* that goes on (well of course they have the buttress of Catholicism to back them) ¹⁴

En ce sens, la voix du narrateur de *Letter to an Imaginary Friend, Part II*, effectue un retour aux sources. La catégorie du blasphème, absente de la première partie, vient maintenant à fleur de texte. « A blasphemous jay » (*LIF*, p. 176) provoque la chute d’un paquet de neige par la malédiction de son cri, tandis que la hache de celui qui fait du bois « has blasphemed against fuel oil » (*LIF*, p. 177). Plusieurs parodies – obscènes ou politiques – de prière, ou bien l’introduction d’une distance ironique dans des mots précédemment employés de plain-pied – « O blessed at the end of a nightstick » (*LIF*, p. 162) – participent de la même tendance. Mais parallèlement, la paroisse, si chère à l’Irlandais-américain, entre dans le poème :

Sunday.

Calm as a saint

And the church-bells like wounded
Parachutes into the parochial dark of St. Mary's-at-Sheldon into
The noonday acetylene of snow and sun as I tramp south. (*LIF*, p. 239)

Et les métaphores lyriques issues de la religion catholique ne disparaissent pas, au contraire :
« the river trees: sheathed in a plating of sleet, / And I hear, in the cold hush, their icy rosaries clicking
/ A mile of frozen Aves » (*LIF*, p. 239).

Le blasphème se nourrit du sacré, donc ne le détruit pas. McGrath est parfaitement irlandais dans cette ambivalence, à cette nuance près – et elle est capitale au vu de son engagement politique – qu'elle est renforcée par son héritage *Wobbly* qui souligne les convergences entre le radicalisme et les enseignements du « Camarade Jésus ». Qu'est-ce que Noël, dans la bouche de Cal le *Wobbly* ? « It's the birthday of poor old Jerusalem Slim, / The Galilean gandy-dancer and Olympic water-walkin' champ! » (*LIF*, p. 340).

S'il n'y a plus, au moins en littérature, de « négociation » nécessaire entre irlandicité et transgression du catholicisme, McGrath poussa un cran plus loin cette transgression en rejoignant les rangs du parti communiste américain. Il se démarquait par là d'une communauté irlando-américaine parfois acquise aux idées d'un populisme d'extrême droite, qu'incarnait la *National Union of Social Justice* fondée en 1934 par le père Coughlin ¹⁵. Les discours de ce dernier

Diffusés pendant près de six ans, furent écoutés avidement par des millions d'Irlandais : il attaqua l'administration Roosevelt et le New Deal comme agents communistes ; il brandit le Protocole des Sages de Sion comme preuve d'un complot juif contre les Etats-Unis et forma ses groupes paramilitaires, *Christian Front*, pour conjurer ce danger ; il appela à un boycott des magasins appartenant à des Juifs : « Buy Christian for Christmas » ¹⁶

En 1941, McGrath avait été missionné par le CPUSA pour combattre le *Christian Front* sur le chantier naval de *Kearney*. Dans l'après-guerre, il retrouva cette veine réactionnaire de l'Eglise catholique irlandaise dans l'impulsion que certains prêtres donnèrent au maccarthysme ¹⁷. Au point, écrit Rachel Ertel, qu'en cette « époque où la suspicion s'attachait à tout citoyen américain, l'appartenance à la communauté irlandaise apparaissait comme une sorte de sauf-conduit » ¹⁸.

McGrath ne partagea pas la fierté des Irlandais-américains à l'élection de John F. Kennedy en qui il voyait un ennemi de classe, habile à masquer son indéfectible fidélité à ses origines patriciennes. Il fustigea ce qu'il estimait être la démagogie calculatrice du successeur d'Eisenhower dans « Soapbox Speech for Kennedy », un poème d'*Echoes Inside the Labyrinth* ¹⁹ où le Kennedy du poème n'est précisément pas le président. McGrath n'a jamais donné sa voix au Parti Démocrate, contrairement à une majorité de catholiques américains entre 1932 et 1972 ²⁰. Il a critiqué les catholiques progressistes, pour leur soutien à la cause des Africains-Américains (*LIF*, p. 169), un soutien qu'il jugeait naïf parce qu'il ne prenait pas appui sur une analyse économique. Il a interpellé les nouveaux riches catholiques dans le Los Angeles des années 1950 : « Automatic rosaris with live Christs on them and cross-shaped purloined / Two-car swimming pools of holy water » (*LIF*, p. 148). McGrath était athée : il avait appris la leçon d'histoire et de géographie que lui avait donnée le Dakota du Nord, à savoir que l'économique, étroitement lié aux données climatiques en milieu non-tempéré, détermine la vie des hommes.

Letter to an Imaginary Friend est bien, entre beaucoup d'autres choses, une longue élégie sur le monde rural des grandes plaines et l'irlandicité de McGrath joue certes avec facilité de tous les accents lyriques – y compris un ton quelque peu plaintif – pour évoquer un « jamais plus » dont le religieux rythmait la vie :

Dead houses in the bottomlands:

Schoolhouse, abandoned, crumbles;

A church is stumbling into an empty future, lofting

A headless and rotting Christ on the cracked spool of a cross;

Unspinning god at a loss in the psalm of the man-eating wind.

And eyeless

undenominational forever.,

une concentration maximale dans *Part III* et *Part IV*, où elle est également la plus contestée par l'idéologie du narrateur comme nous allons le voir.

Il y a, malgré l'inclusion du présent de l'écriture dans le texte et en dépit de son caractère autobiographique – « pseudo-autobiographique » disait McGrath²⁸ – ce « passé absolu » (objet du récit épique) d'une autre histoire nationale possible qu'aurait vécue l'individu en des temps que le présent hostile du maccarthysme fait apparaître comme quasi-inaccessibles²⁹. La phylogenèse historique est projetée sur l'ontogenèse du narrateur McGrath. La communauté familiale et paroissiale, les communautés de travail agricole, l'entraide comme autre vérité de l'humanité contre le darwinisme social³⁰, le narrateur, alter ego de McGrath les a connues dans son enfance dans son état natal : elles représentent autant de formes de « primo-communisme », de cet être-ensemble – le texte étant une figure de ce rassemblement – que McGrath nomme « *communitas* », même si le vocable latin a peut-être pour fonction de toujours maintenir cette distance minimale entre la politique et la poésie. Il y aurait donc médiation par la forme du poème long partageant certains traits avec l'épopée.

Mais – signe d'une orientation politique plus volontariste du poème – le poète-narrateur, au terme de la deuxième partie, promet à l'ami imaginaire de lui faire traverser la rivière. *Letter* a, comme une épopée, vocation à réunir dans un objectif précis. Or, l'épopée a partie liée avec la fondation des nations :

Une Nation n'est jamais une somme d'individus mais une « transcendance » dont la vérité illusoire terriblement prégnante, relève de la poésie plutôt que de la philosophie. De la poésie et de la politique. Par conséquent de l'épopée, si l'on admet qu'*epos* soit la parole où se lient et se délient l'action politique, les rythmes et les images du poème. Pour quoi nous avancerons ce postulat que l'absence actuelle d'épopée ne traduit pas un déclin inhérent au genre mais un déclin de la pensée politique³¹.

Les six mille vers du texte de McGrath, l'accumulation, presque le comptage des traces de « *communitas* », ont occupé le terrain de l'épopée comme l'acte d'une possible renaissance d'une nouvelle nation américaine, solidaire, internationaliste plutôt qu'impérialiste, mondialiste plutôt que favorable à la mondialisation. La forme même du texte a valeur « performative », elle est image du message politique :

From the Indians we learned a toughness and a strength; and we gained
A freedom: by taking theirs: but a real freedom; born
From the wild and open land our grandfathers heroically stole.
But we took a wound at Indian hands: a part of our soul scabbed over:
We learned the pious and patriotic art of extermination
And no easy conscience where the man's skin was the wrong
Color; or his vowels shaped wrong; or his haircut; or his country possessed of
Oil; or holding the wrong place on the map – whatever
The master race wants it will find good reasons for having. (*LIF*, p. 242)

Letter to an Imaginary Friend, Part II, est « postée » en 1968 de « – North Dakota – Skyros – Ibiza – Agaete – Guadalajara ». Cette précision donnée à la fin du texte est un marqueur de mondialisme.

Les troisième et quatrième parties de *Letter to an Imaginary Friend* sont une contestation, très irlandaise, de l'esprit de sérieux militant qui prévalait dans les première et deuxième parties. (Encore que l'usage de l'humour à des fins politiques fût aussi une marque distinctive des *Industrial Workers of the World*.) L'argument – une soirée de Noël dans un « passé absolu » de crèche – offre le support idéal à une célébration de l'irlandicité, à la fois lyrique et parodique : la désacralisation atteint des sommets dans une confession qu'un prêtre irlandais obtus obtient du narrateur, enfant pêcheur aspirant au statut de pêcheur adulte – confession qui tient du *tall-tale*³² et de Rabelais – ou dans la déformation progressive par chaque pupitre d'une chorale de l'évangile de la Nativité. Ce rire de Noël parachève le désenclavement de l'irlandicité et l'entraîne vers une mondialité joyeuse d'identités inédites, comme en témoignent ce « Black Irishman of Deep-South Kerry » (*LIF*, p. 359) ainsi que le métissage du sang de la lignée McGrath avec celui d'aborigènes américains : « 'And so on the high Canadian Plains it came to pass / That the blood of the Oglala Sioux entered the McGrath line ! (*LIF*, p. 370). Identités qui, pour fantaisistes qu'elles soient, signalent aussi une cause commune des flux minoritaires.

Une généalogie fantaisiste, qui se mêle à un mythe de la création du monde par LA McGRATH (« THE McGRATH (*She*), *LIF*, p. 367), EST RECITÉE EN CONCLUSION – contestation des religions du Père – et renvoyant à celles des cycles épiques irlandais est récitée en conclusion d'un réveillon décrit sous le signe de l'hyperbole. Au menu de celui-ci se succèdent la quintessence de l'irlandicité (*Colcannon* ou gelée colorée et parfumée grâce à « the Irish Emerald of the shy Mint », *LIF*, p. 363) et celle d'une américanité native fantasmée tant pour les viandes – « Bear Mash Stew » – que pour le poisson – « from the Sheyenne's secret springs » (*LIF*, p. 361). McGrath n'a certes pas la chance de s'appeler Cormac McCarthy, mais le généalogiste et l'assemblée des fumeurs de pipe – pipes de bruyère, calumets, et autres narguillés – donnent au Je, alors enfant, une identité irlandaise forte tout en étant solidaire d'une foule à travers l'espace et le temps :

From my place, adoze at the edge of the light, the half-heard talk
 Fills in a children's map of a magical place I've heard
 Named "Ireland", [...]
 And I've heard of Tuatha, the ancient hierarchic stronghold
 Of the McGrath kings: that rests at the exact center of the world.
 It was here my family ruled for a full fifteen minutes
 Before the creation of Adam. [...]
 At the same time Tuatha is tiniest of all the villages of the earth.
 Some ancient curse (laid on them by Fomorians no doubt!)
 Has reduced the enormous lands of the McGrath kings to a mere ...
 And now the magnanimous McGrath Kings struggle, landless,
 Cutting turf for an ugly giant: the Sassanach. [...] (*LIF*, p. 364-365)

Pareille décadence ayant frappé la lignée des « grands rois Sheas (*LIF*, p. 365-366) – l'ascendance maternelle de McGrath –, l'enfant en déduit « McGrath's Law: / IN A LAND WHERE EVERYMAN'S A KING, SOME WILL BE CUTTING TURF » (*LIF*, p. 366). Se lit dans cette loi d'évidence une critique de l'égalité des chances à l'américaine : « In the future, everyone will be famous for fifteen minutes »³³. Le règne de quinze minutes de la dynastie des McGrath a vérifié à l'avance la « loi de Warhol ».

Plus précisément, la dépossession des souverains Shea et McGrath renvoie à l'histoire d'une catastrophe économique – celle des petits agriculteurs du Dakota du Nord – vécue de l'intérieur par Thomas McGrath. « My grandfather saw the beginning and I am seeing / The end of the old free life of this place » (*LIF*, p. 256). Le glissement de l'irlandicité vers le communisme s'opère par un jeu sur les mots autour de « McGrath ». La mention de forts (« strongholds ») dans le passage cité ci-dessus renvoie aux *raths*, ces enclos de ferme entourés d'un fossé communément appelés « forts », très répandus en Irlande du début de la période celtique au Moyen-Âge³⁴. Par changement vocalique, « rath » devient « wrath », et la colère, celle de *The Grapes of Wrath* : « MacLaColère ». « McGrath » se transforme enfin par anagramme et sympathies politiques interposées, en « Rugama », le poète nicaraguayen sandiniste, mort à 20 ans, dont les « Recensions » (369) de « Tupac-amaru » à « Huascar » ne sont, dit l'homme-mémoire de cette nuit de Noël, que la descendance « Of our own Irish Oscar, our mythical minstrel man ! » (*LIF*, p. 369) La lignée « McLaColère » porte d'autres fruits encore dont « Vladimir Ilitch/ McLenin » (*LIF*, p. 370-371). Suit une liste de grands noms de la gauche américaine, de Joe Hill à Henry Winston ou Big Bill Haywood. Ce catalogue de repères d'un grand récit oublié se conclut sur ces mots : « Oghams d'Ogma » (*LIF*, p. 371) par lesquels se boucle la boucle, puisque Ogma est un des Tuatha De Danaan : dieu de la poésie et de l'éloquence, il est l'inventeur de l'alphabet oghamique.

Dans ces débordements de la catholicité un soir de Noël, Bakhtine, eût identifié le *risus natalis* (« rire de Noël »), opérant le même passage du religieux à l'efficacité révolutionnaire :

Non moins efficace était le rire de Noël (*risus natalis*) [...] On chantait de solennels cantiques religieux sur l'air des chansons des rues, ce qui en transformait la portée [...] La note dominante de ces chansons était souvent une ridiculisation parodique du passé, particulièrement en France, où le Noël devint l'un des genres les plus populaires de la chanson des rues révolutionnaire.³⁵

La réussite de l'entreprise totalisante qu'est *Letter to an Imaginary Friend* – « this total myth » (*LIF*, p. 266) – a été contestée. La rupture introduite par le passage du régime de la médiation par métaphore

à celui de la médiation par jeu de mots déferait l'unité de l'ensemble. Bakhtine, là encore, rappelle utilement l'existence d'une fort vieille tradition de contrepartie comique à tout genre sérieux :

En matière d'art littéraire, les Romains ne concevaient pas une forme sérieuse sans son équivalent comique. La forme sérieuse directe ne leur apparaissait que comme un fragment, la moitié d'un tout, dont l'intégralité n'était rétablie qu'après adjonction de la *contre-partie* comique. Tout ce qui était sérieux, se devait d'avoir, et avait, sa doublure comique.³⁶

Le tressage motivé mais non-référentiel – transgressant la *mimèsis* – de tous les fils des actants principaux du poème dans la jubilation d'un texte s'ouvrant, s'opérant, pratiquant sur lui-même la révolution que sa première partie prônait – dans un cadre totalement irlandais-américain introduisant le sacrilège maximal aux couleurs du communisme – lui confère, de notre point de vue, toute sa force. L'ampleur du registre lexical fait penser à celle de l'écossais MacDiarmid, qu'il rejoint aussi par ce « partage des voix »³⁷ entre irlandicité et communisme, ouvrant sur une mondialité. MacDiarmid n'écrivait-il pas en 1935 : « I am now addressing myself to epic in Scots [...] exploring the potentialities of Scots [...] with a full view of the present and prospective conditions of poetry in a world perspective »³⁸ ? En 1952, il formulait ainsi le pendant politique de son projet poétique :

Ever since his boyhood, MacDiarmid has been working towards, and in the service of, that first "truly human culture" [...] which socialism is eventually to make possible ; and his Scottish nationalism is simply his concentration on that task in his own immediate neighbourhood, leaving his comrades in all other countries to do likewise in their own particular spheres, confident that all will become one – or rather at one – in the era of integrated communism³⁹.

McGrath n'a jamais théorisé ce grand écart idéologique entre nationalisme et internationalisme, tentative de réconciliation qui valut d'ailleurs à MacDiarmid d'être exclu du CPGB. Son opposition à la politique de *Popular Front* se fondait précisément sur la crainte d'un repli sur les valeurs nationales.

A la différence de MacDiarmid, McGrath n'était pas en opposition avec le gouvernement des Etats-Unis parce qu'il revendiquait un héritage intellectuel spécifiquement irlandais. Si son inclination à dire « up with the rebels » en toute circonstance participait de ce que nous avons appelé son irlandicité, elle relevait, dans son caractère réflexe, plus de l'affectivité. Son combat n'était pas nationaliste. En réponse à une question de Paul Buhle qui lui demandait quels effets bénéfiques une telle politique avait eu en poésie, McGrath expliquait :

For some writers it seemed that they could embrace all kinds of things about the folk-traditions in the U.S. Although I'm not at all putting these things down, some would have it that these were the only kind of arts possible for the times. It seemed a way of becoming instantly Americanized in what I thought was likely to be, in the long run, a bad way. And that's another reason I was opposed to the Popular Front. It seemed for those from a limited metropolitan environment, seeming to have the doors open to a whole tradition that hadn't belonged to them before. I had never felt this way. I was an American by accident of birth, a radical by temperament, necessity and choice, but that was enough. Whether that made me American, I didn't give a damn.⁴⁰

McGrath était mondialiste en ce sens. Son irlandicité ne se relie au mondial que sous le signe du rire. Il ne faut pas en conclure pour autant que les contenus des généalogies parodiques de la quatrième partie de *Letter to an Imaginary Friend* ne doivent pas être interprétés. Terrence Des Pres cite, dans son étude sur McGrath, la formule de Bakhtine sur le rire comme « the world's second truth »⁴¹ Indiens et Africains-Américains déterritorialisent l'irlandicité en libérant l'épopée de ses liens à la fondation des états-nations. Il y a du mondial dans ce rire.

Cette étincelle d'un rire produit par frottement entre la somme de la culture occidentale – de Thalès à Hawking – et les tribus d'aborigènes américains, nous la retrouvons dans *Madoc*, une autre manière d'épopée parodique, écrite en 1990 par un Irlandais, américain d'adoption, Paul Muldoon. Les généalogies par étymologies fantaisistes interposées⁴² y créent des lignages entre Celtes et indiens *Mandan*. Si tout projet politique s'est ici absenté⁴³, il y a, comme chez MacDiarmid, comme dans *Finnegans Wake* (à bien des égards, l'un des hypotextes de MacDiarmid⁴⁴, rassemblement de capitaux culturels largement transnationaux.

Letter to an Imaginary Friend présente une évolution dans le rapport entre ce que nous avons choisi de nommer le trèfle et la faucille. D'une synthèse prudente où domine une pastorale irlandaise et celtique, on passe à une politisation plus nette où une pierre d'irlandicité – celle d'un Connolly – aiguisé la faucille du communisme. La négociation entre les deux cultures « minoritaires » s'achève au bénéfice de la cause communiste mais sur le mode d'un « rire mondialiste » que n'auraient pas désavoué les *Industrial Workers of the World* à l'humour si percutant. Le long poème de McGrath témoigne de la persistance de cet autre Rêve » (« that other / Dream », *LIF*, p. 154) de possibles Amériques non encore déclinées : le rêve et le rire du rêve plongent leurs racines dans une multiplicité de minorités solidaires de la communauté du monde dans son sens le plus large. L'héritage irlandais de McGrath lui fait ainsi écrire ses plus belles pages d'écriture de la nature, où se formule un « écommunisme ». En ce sens, *Letter to an Imaginary Friend* est une contribution à la pensée du monde. A sa façon, comme MacDiarmid l'avait fait par et avec l'Ecosse, McGrath fait, comme Joyce et Muldoon, communiquer le mondial et l'irlandicité. Ces sommes à caractère transnational sont-elles le versant positif d'une diaspora ? Il y aurait ainsi une logique dans le fait que se soient rencontrés au XX^e siècle l'internationalisme communiste et un instinct de monde venu d'Irlande : ce point de jonction pourrait se nommer Thomas McGrath.⁴⁵

NOTES

¹ John Montague, *The Rough Field*, p.65.

² Thomas McGrath, *Letter to an Imaginary Friend*, Port Townsend (Wa.), Copper Canyon Press, 1997. Dans la suite de cet article, l'ouvrage sera désigné par l'abréviation « *LIF* », suivie entre parenthèses du numéro de page. Le poème est en quatre parties ; *Part I*, *Part II* et *Part III* sont elles-mêmes divisées en grandes sections.

³ Syndicat fondé à Chicago en 1905, dont tout l'effort tendit à « rassembler qualifiés et non-qualifiés dans une même organisation destinée à devenir le véhicule principal d'un mouvement révolutionnaire. » (Larry Portis, *I.W.W. et syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis*, p. 11.) Sa création intervint à une période d'afflux massif, sur les deux côtes, de nouveaux immigrants qui ne maîtrisaient pas la langue anglaise, et en qui les syndicats corporatistes installés voyaient une menace : leur vulnérabilité en faisait un volant de manœuvre idéal pour le patronat. Les femmes et les non-blancs constituaient d'autres catégories d'exclus qui trouvèrent un cadre au sein de la « One Big Union. » (le surnom en forme de slogan qui figurait sur les affiches de l'*I.W.W.*). James Connolly excepté, les Irlandais américains ne jouèrent pas un rôle significatif au sein de la nouvelle organisation. Leur arrivée aux États-Unis lors de vagues précédentes d'immigration faisait qu'ils avaient plus ou moins déjà trouvé leur place, y compris à l'intérieur des syndicats modérés. D'autre part, l'Église fit tout pour les détourner de l'emprise des radicaux : « Socialist success, however limited, alarmed Catholic prelates, affecting no community more than the Irish-Americans. Rigorously espousing the social doctrines of Pope Leo XIII's *Rerum Novarum*, leading bishops endorsed the principle of unionism (in the moderate version of the American Federation of Labor) while turning full fury against the Socialist movement and the *Industrial Workers of the World*." (Joe Doyle, "Irish Americans", pp. 385-386.) L'influence de l'*I.W.W.* croisa pourtant la vie de McGrath enfant, dans sa communauté catholique du Dakota, par le biais du travail saisonnier. Bûcherons comme le père de McGrath – et ouvriers agricoles – somme le personnage de Cal dans *Letter to an Imaginary Friend* – faisaient partie de ces exclus que le « Grand Syndicat » avait accueillis. (Voir Sam Hamill, « A Little Human Music: McGrath on Form and Meaning. An interview », pp. 60-61.)

⁴ LE CPUSA commença à voir le jour de façon éclatée en 1919, « formed out of the Wobblies and out of the left wing of the Socialist Party. » (« A Little Human Music: McGrath on Form and Meaning. An interview », p. 61) À cette vision Générale de McGrath, on peut ajouter que le débat sur l'indépendance et l'originalité du CPUSA par rapport à l'ex-Union Soviétique n'est pas clos à ce jour : « The relationship between the Communist Party of the United States and that of the Soviet Union is the subject of much of the debate on the history of the American Communist Party. [Some] writers [...] maintain that the CP in the United States followed directions from the CPSU, and can only be understood as an institution whose aims and policies were defined by the Soviet government. [Other] historians [...] who for the most part are sympathetic with the Communists' critique of American society, even while disagreeing with many of its policies, have looked at the Communist Party as an expression of a native radical tradition defined as much by its activities in the United States as by its relationship with the Soviet Union. » (Paul Mishler, *Raising Reds*, p. 3) Cette deuxième vision est pertinente pour McGrath ainsi qu'en témoigne sa référence à l'*I.W.W.* comme influence majeure du CPUSA.

⁵ McGrath fut par exemple toujours contre la politique de Front Populaire préconisée par la direction du CPUSA à partir de 1935, sur injonction de Moscou. Celle-ci consistait, pour des raisons de stratégie internationale, à

apporter un soutien, certes critique, à Roosevelt. L'après-guerre démontra *a posteriori* le bien-fondé des réserves émises par McGrath. L'engagement des communistes dans la lutte contre le fascisme ne leur valut aucune mansuétude de la part de l'Amérique où la « chasse aux sorcières » débuta immédiatement après la guerre. Ainsi le chef d'accusation retenu contre les membres de la *Abraham Lincoln Brigade*, partis se battre aux côtés des républicains espagnols, fut celui d'« anti-fasciste(s) avant l'heure ». Attaché à l'idée d'internationalisme, McGrath voyait dans la notion de Front Populaire le danger d'un repli nationaliste et l'abandon de l'idée de révolution.

⁶ Le champ d'activité spécifique de McGrath – la littérature et la poésie – fut, pour sa part, l'objet de querelles constantes avec le CPUSA. Il refusa toujours de se plier aux contraintes de l'Agit-Prop et du Jdanovisme, suggérant à son parti qu'il était vital de ne pas enfermer la poésie dans l'urgence et la circonstance. À côté d'une poésie qu'il appelait « tactique », il défendait l'idée d'une poésie « stratégique », dont les effets bénéfiques d'expansion du champ de la conscience devaient se ressentir à plus long terme. Sa proposition se heurta à un mur d'incompréhension. Il ne quitta pourtant le CPUSA que temporairement. Il préférerait une critique interne au parti, parce que celui-ci représentait toujours à ses yeux l'espoir d'une fin possible du capitalisme. L'historien marxiste britannique E.P. Thompson a consacré une étude très complète à McGrath, qu'il a bien connu. Elle contient des extraits de lettres, écrites par McGrath dans les années 1950 en Californie alors même qu'il subissait les conséquences du maccarthysme : leur auteur n'avait pas de mots assez durs pour condamner ceux qu'il appelait les « bas-bleus » des instances dirigeantes des organes culturels de la gauche, mais il n'abandonna pas la partie contre son parti. Dans le contexte de cet article, il paraît pertinent de citer ce commentaire de Thompson : « McGrath's break with the Communist Party was never as sharp or as polemical as was ours. This was partly plain pig-Irish stubbornness. » (« *Homage to Thomas McGrath* », pp. 104-149, et notamment pp. 116-120.)

⁷ *Harp* : c'est le nom qu'avait choisi James Connolly pour son journal socialiste adressé à la communauté irlandaise-américaine. A partir de 1906, il se rapprocha des *Wobblies*.

⁸ Jack Beeching, *A Memoir of Thomas McGrath*, p. 20.

⁹ *Ibid.* pp. 20-21.

¹⁰ McGrath fit l'expérience du satori. Son évocation se trouve dans la section précédant immédiatement celle des « béatitudes » : « Then I saw the bones go singing – / Like stars or fireflies – / And came to the laughter: / The Holy Joke of myself in that blizzard of dark and light : / To Laughter : / Laughter of light and dark and the Holy Joke of the real world, / And the great open secret that we all know and forget. / Samadhi. Satori “ (*LIF*, p.123). Il y a dans cette mise en communication d'idiomes spirituels un « oui » sacré au monde, et c'est en ce sens que le satori vient s'intégrer dans la partie de *Letter to an Imaginary Friend* où McGrath semble en paix avec son héritage irlandais.

¹¹ Ci-après désigné entre parenthèses par le terme « Longshot », suivi du numéro de page.

¹² Thomas McGrath, *The Movie at the End of the World: Collected Poems*, pp. 184-185.

¹³ L'expression « zone de personnage » est de Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, pp. 140-141.

¹⁴ Reginald Gibbons and Terrence Des Pres, “An Interview with Thomas McGrath, January 30-February 1, 1987”, p. 60.

¹⁵ En 1935-1936, rejoindre le CPUSA dans le Dakota du Nord signifiait aussi prendre parti contre la forte implantation locale du mouvement de Coughlin. C'est en effet un élu du Dakota du Nord à la Chambre des Représentants, William Lemke (1878-1950), qui fut le candidat de la *National Union of Social Justice* à l'élection présidentielle de 1936. Il enregistra son meilleur résultat “sur ses terres” avec 13% des suffrages. Cependant ce vote reflétait la tradition populiste de cet état plutôt que l'attitude identitaire d'un groupe “national” particulier.

¹⁶ Rachel Ertel, Geneviève Fabre & Elise Marienstras. *En marge : sur les minorités aux Etats-Unis*, p. 55.

¹⁷ « During the slump, McGraath had particularly loathed the antisemitic broadcasts from Chicago of Father Coughlin. He was well aware, too, of the initial impulse certain priests had given to Senator McCarthy's senseless pranks » (*A Memoir of Thomas McGrath*, p. 22).

¹⁸ *En marge : sur les minorités aux Etats-Unis*, p. 59.

¹⁹ McGrath, Thomas, *Echoes Inside the Labyrinth*, pp. 89-90.

²⁰ Cf. François-Xavier Dumortier, « Les Catholiques aux Etats-Unis. », *passim*.

²¹ *The Christy Moore Songbook*, pp. 112-113.

²² Aragon, Louis. « Du Poète à son Parti », p. 79.

²³ Friedrich Hegel, *Esthétique*, p. 535.

²⁴ *Ibid.* p. 535.

²⁵ *Ibid.* p. 533.

²⁶ *Ibid.* p. 525.

²⁷ *Ibid.* p. 520.

²⁸ Thomas McGrath, « A Note on *Letter to an Imaginary Friend* », p. 93.

²⁹ Cf. Friedrich Hegel, *Esthétique*, p. 449.

³⁰ Entendue dans son sens biologique, cette notion d'aide mutuelle est dégagée par Kropotkine dans un ouvrage de 1902, *Mutual Aid : A Factor of Evolution* (Texte disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://www.gutenberg.org/ebooks/4341>)

Se fondant sur l'observation de comportements animaux dans des régions continentales d'Asie, proches par leur climat froid du Dakota du Nord – Transbaïkalie, nord de la Mandchourie, (bassin du fleuve Amour) – l'anarchiste et homme de science réfute l'idée selon laquelle la lutte entre les individus serait le seul moteur de l'évolution. Il explore ensuite l'histoire humaine à travers le même prisme, « from the earliest *clan-period* » (nous soulignons). Par l'accumulation de preuves biologiques et sociologiques, son dessein est de construire un objet d'étude occulté par une tradition – en sciences exactes comme en sciences humaines – qui n'aurait retenu de Darwin que l'idée de combat ou de domination. Il restitue sa visibilité à un pan de réalité mis sous le boisseau. McGrath entre en parfaite résonance avec Kropotkine sur plusieurs points : par la place centrale conférée à l'hiver dans son long poème, l'hiver catalyseur de solidarité ; par le dessein du poème lui-même, qui vise à rendre la parole aux muets de l'histoire (« I bring these harvest dead / Into the light of speech », *LIF*, p. 13) ; enfin par « l'amitié » dont témoignent certaines références à la vie animale – « the little *clan* » (*LIF*, p. 28 ; nous soulignons), « the little world » (*LIF*, p. 176), « My animals-in-law » (*LIF*, p. 178) ou encore dans l'épisode de la confession de la troisième partie.

³¹ Jacques Darras, « Après l'usure de toutes les routes », p. 13.

³² Histoire extravagante, typique de la Frontière, telle qu'on la rencontre chez Mark Twain.

³³ Phrase de Warhol fréquemment citée.

³⁴ E. Estyn Evans, « L'Irlande préhistorique », pp. 41-45.

³⁵ *Esthétique et théorie du roman*, p. 428.

³⁶ *Ibid.* p. 416.

³⁷ *Ibid.* p. 126.

³⁸ Lettre du 13 décembre 1935 à William Soutar. Voir Jean-Marie Fournier, *Palimpseste de l'infini : l'œuvre poétique de Hugh MacDiarmid*, p. 77.

³⁹ Hugh MacDiarmid, *Selected Essays*, ed. D. Glen, London, Jonathan Cape, 1969, p. 19.

⁴⁰ Paul Buhle, « Interview with Thomas McGrath », *Cultural Correspondence* 9, Spring 1979, p. 43.

⁴¹ Des Pres, Terrence, « Thomas McGrath », *Life*, p. 183.

⁴² Muldoon, Paul, *Madoc*. Voir en particulier 220 et 236.

⁴³ Carle Bonafous-Murat propose au sujet de *Madoc* le terme d' « épopée blanche » : « La clef et le secret : une lecture paranoïa-épique de *Madoc* de Paul Muldoon », *In'hui* 49-50, p. 81.

⁴⁴ Jean-Marie Fournier, *Palimpseste de l'infini : l'œuvre poétique de Hugh MacDiarmid*, pp. 78-80.

- ARAGON, Louis, « Du Poète A Son Parti », *La Diane française* (1946), Paris, Robert Laffont-Seghers, 2000.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- BEECHING, Jack, *A Memoir of Thomas McGrath*, East Grand Forks, Spirit Horse Press, 1993.
- BONAFOUS-MURAT, Carle, « La clef et le secret : une lecture paranoïa-épique de *Madoc* de Paul Muldoon », *In'hui* 49-50, Bruxelles, Le Cri & Jacques Darras, 1997, pp. 81-90.
- BUHLE, Paul, « Interview with Thomas McGrath », *Cultural Correspondence* 9 (Spring 1979), pp. 42-43.
- DARRAS, Jacques, « Après l'usure de toutes les routes », *In'hui* 49-50, Bruxelles, Le Cri & Jacques Darras, 1997, pp. 5-16.
- DOYLE, Joe, « Irish-Americans », *Encyclopedia of the American Left*, eds. Mari Jo Buhle, Paul Buhle, and Dan Georgakas, 2nd ed., New York, Oxford, Oxford UP, 1998.
- DUMORTIER, François-Xavier, S.J., « Les catholiques aux Etats-Unis », *Etudes* 361 (juillet-août 1984), pp. 101-115.
- ERTEL, Rachel, Geneviève Fabre et Elise Marienstras, *En Marge : sur les minorités aux Etats-Unis*, Paris, François Maspero, 1974.
- ESTYN EVANS, « L'Irlande préhistorique », *Le Monde irlandais*, ed. Brian De Breffny, trad. Anne Fillon, Paris, Albin Michel, 1978.
- FOURNIER, Jean-Marie, *Palimpseste de l'infini : l'œuvre poétique de Hugh MacDiarmid*, thèse de Doctorat, dir. Jean-Michel Rabaté, Université de Bourgogne, mai 1992.
- GIBBONS, Reginald and Terrence Des Pres, « An Interview with Thomas McGrath, January 30 – February 1, 1987 », *Thomas McGrath: Life and the Poem*, eds. Reginald Gibbons and Terrence Des Pres, Urbana and Chicago, U of Chicago P., 1992.
- HAMILL, Sam. « A Little Human Music: McGrath on Form and Meaning. An Interview », *Poetry East* (Fall 1987), pp. 60-61.
- HEGEL Friedrich, *Esthétique*, vol. II, traduction de Charles Bénard revue et complétée par Benoît Timmermans et Paolo Zaccaria, commentaires et notes par Benoît Timmermans et Paolo Zaccaria, Paris, Le Livre de Poche, 1997.
- KROPOTKINE, Pierre, *Mutual Aid: a Factor of Evolution*, 1902.
<https://www.gutenberg.org/ebooks/4341>
- MACDIARMID
- MCGRATH, Thomas, *Longshot O'Leary's Garland of Practical Poesie*, New York, International Publishers, 1949.
- MCGRATH, Thomas, *The Movie at the End of the World: Collected Poems*, Chicago, The Swallow Press, 1973.
- MCGRATH, Thomas, « A Note on *Letter to an Imaginary Friend* », *Passages Toward the Dark*, Port Townsend, Copper Canyon Press, 1982.
- MCGRATH, Thomas, *Echoes Inside the Labyrinth*, New York, Chicago, Thunder's Mouth Press, 1983.
- MCGRATH, Thomas, *This Coffin Has No Handles*, *North Dakota Quarterly* (Fall 1984), pp. 1-244.
- MCGRATH, Thomas, *Letter to an Imaginary Friend*, Port Townsend (Wa.), Copper Canyon Press, 1997.
- MISHLER, Paul, *Raising Reds*, New York, Columbia UP, 1999.
- MONTAGUE, John, *The Rough Field* (1972), Mountrath, Portlaoise, The Dolmen Press Limited, 1984.
- MULDOON, Paul, *Madoc*, London, Faber, 1990.
- PORTIS, Larry, *I.W.W. et syndicalisme révolutionnaire aux Etats-Unis*, Paris, Les Amis de Spartacus, 1985
- The Christy Moore Songbook*, Dingle, Brandon Book Publishers, 1984.
- THOMPSON, E.P., « Homage to Thomas McGrath », *The Revolutionary Poet in the United States*, ed. Frederick C. Stern, Columbia, The U. of Missouri P., 1988.